

**Entre l'animalité et la mort / Collectif Semefo, Lavalio Corporis, Museo de Arte Contemporaneo Alvar y Carmen T. de Carrillo Gil, Mexico. Du 25 mai au 10 juillet 1994**

José Manuel Springer et Sylvia Navarette

---

La critique d'art : enjeux actuels 1  
Numéro 29, février-mai 1995

URI : [id.erudit.org/iderudit/35734ac](http://id.erudit.org/iderudit/35734ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC

ISSN 0835-7641 (imprimé)  
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Springer, J. & Navarette, S. (1995). Entre l'animalité et la mort / Collectif Semefo, Lavalio Corporis, Museo de Arte Contemporaneo Alvar y Carmen T. de Carrillo Gil, Mexico. Du 25 mai au 10 juillet 1994. *ETC*, (29), 52-53.

---

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## MEXICO

### ENTRE L'ANIMALITÉ ET LA MORT

Collectif Semefo, *Lavatio Corporis*, Museo de Arte Contemporaneo Alvar y Carmen T. de Carrillo Gil, Mexico.  
Du 25 mai au 10 juillet 1994

L'installation entoure l'espace entier, créant une ambiance cloîtrée : on est loin de penser qu'on est dans un musée, plutôt au cœur d'une mise en scène qui combinerait l'abattoir et la salle d'exposition. La réalité est présentée de telle sorte qu'elle pousse à regarder. Il ne s'agit plus de tableaux ou de sculptures dont on pourrait encore rejeter la présence. L'installation *Lavatio Corporis* du collectif Semefo, au Museo Carrillo Gil de Mexico, est la plus récente d'une série d'œuvres qui traitent le thème de la mort sous une forme morbide, sans concessions. Son arme est d'aller droit au but, son élément la viscéralité, son matériau des cadavres de chevaux et de poulains nés ou pas encore nés, adossés à des sculptures de fer.

Dans ce que l'on voit et dans ce que l'on sent, il n'y a rien d'antinaturel, antinaturel entendu comme opposé au naturel du corps sans vie d'un animal. Même les dissections et les coupes transversales de la tête des bêtes, enfermées comme elles le sont dans des blocs de résine, peuvent recouvrir un intérêt scientifique; en effet, qui de nous n'a pas, au cours de biologie, fouillé les tripes d'une bête morte ? L'assassinat de chevaux (souvenons-nous de l'album du groupe The Smiths, *Meat is Murder*), et d'autres animaux comme pratique quotidienne dans les abattoirs, la torture à laquelle ils sont soumis ainsi que d'autres incursions courantes dans la corporalité de l'autre, ne sont que le revers obscur de la médaille.

Ce qui pourrait paraître antinaturel (dans le sens de l'opposition entre nature et culture), c'est de trouver ces corps en état de conservation dans un musée, un espace dans lequel l'apostasie du monde est habituelle et où la différence entre le langage visuel et la réalité est acceptée et espérée d'emblée. Mais ce que l'on voit dans le cas présent, c'est la fusion des limites entre discours et expérience artistique. Comme il arrive peu souvent dans un lieu consacré à l'art, l'observateur peut sentir avec le toucher, l'odorat et la vue, les qualités physiques de ce qui est exposé. Caresser la peau et les poils de ces bêtes en état de décomposition interrompue ou retardée s'avère des plus étrange.

Cette curiosité face à l'aspect morbide du cadavre, à la déchéance de la matière animale, en contraste avec la solidité imperturbable des structures métalliques, qui semblent conçues pour retenir et déployer le mouvement vital (les fœtus de chevaux sont contenus par des bandes circulaires de fer), équivaut à une apologie de la mort physique, de la sensation et non du concept de la cessation de la vie. Il convient de faire cette distinction, surtout au sein de la culture mexicaine, dans laquelle le jeu ayant la mort pour

personnage, comme un être vivant parmi nous, se prête à un type d'humour noir qui permet l'affrontement avec le fait même de la mort physique.

Parler d'un plaisir de la mort et de celle-ci comme d'un prolongement de l'extase - ainsi que l'a proposé maintes fois la littérature, par exemple Georges Bataille, Thomas de Quincey et Gorostiza - est une autre histoire. L'esthétisation de la mort est aujourd'hui une conséquence annoncée de la rupture totale avec le tabou d'Eros et Thanatos. Si la présence de l'érotisme nous accompagne dans la vie quotidienne, le fait que son opposé soit accepté dans les médias (sous forme de fait divers ou de nouvelles de guerre, de catastrophes et d'attentats) révèle qu'il existe un goût non admis

pour la mort. Et c'est précisément ce goût esthétique que l'on trouve dans l'œuvre de Semefo, les portraits pris à la morgue par le photographe Andrés Serrano, certains types de rock et le photojournalisme, pour ne citer que certains exemples.

Quoiqu'il en soit, convertir la mort en quelque chose de réel et de tangible, la soumettre à la froideur de la table de dissection et la transformer en même temps en un manège d'enfants, avec toute la transgression qu'implique le fait de relier la mort, le jeu, l'animalité, l'innocence, cela revient à élargir les limites de l'expérience artistique, jusqu'à faire coïncider l'esthétique avec l'expérience humaine, en laissant de côté les critères moraux et en assumant la responsabilité éthique de ne pas admettre la censure comme élément déterminant de la production artistique.

Le 20<sup>e</sup> siècle a vu naître un processus, sur le point de conclure cette ère de capitalisme global, à travers lequel s'annule toute tradition qui intervenait auparavant entre l'homme et la nature. Avant cette rupture, les animaux





Photo: Gabriel Pons

Collectif Semefo, sculpture.

constituaient le premier cercle familial de l'homme. Celui-ci dépendait des animaux pour obtenir sa nourriture, son travail, ses moyens de transport et ses vêtements. Aujourd'hui l'art a recours à l'animal dans le but de confronter l'homme à sa propre nature, comme l'a démontré une autre exposition, intitulée *Especimenes* (Spécimens) et présentée au Museo del Chopo à Mexico.

Si dans le passé la présence de l'animal remplissait des fonctions magiques, parfois oraculaires ou sacramentales, dans l'art contemporain, l'animal est employé comme une sphère élargie qui comprend l'humain dans un même horizon. Cependant, il n'est pas absolument indispensable que, dans des œuvres de ce genre, la corporalité de l'homme apparaisse pour faire allusion à l'esthétique mortuaire, même en tenant compte qu'au sein des cultures de la Mésoamérique le sacrifice humain était une pratique courante. Les animaux naissent, sentent et sont mortels, par ces traits ils ressemblent à l'homme. En général leur anatomie, leurs coutumes et

leurs besoins physiques sont parallèles. Comprendre ces affinités est ce qui fait de *Lavatio Corporis* une expérience de la vie et de la mort, quelque chose de très familier qui nous replonge dans les cycles de la nature et de notre essence animale.

Du parallèle entre l'homme et l'animal découle que celui-ci soit le premier à remettre l'homme en question et en même temps à lui proposer certaines réponses. Le premier thème de la peinture fut un animal. Le premier matériau pictural fut probablement du sang animal, il est donc permis de penser que le premier son et la première métaphore du langage aient également été ceux d'un animal, car ils ont permis à

l'homme de s'identifier à la bête tout en s'en différenciant.

Les métaphores développées dans l'installation décrite ici, celle des têtes de cheval disséquées comme s'il s'agissait de livres, celle du manège de petits chevaux, celle de la gestation et celle du cheval adossé à une structure dénotant l'autorité et l'imposition, parlent directement des facettes de la vie humaine pétrifiées par la présence de la mort.

Aujourd'hui, l'expérience directe de l'animal et de la mort se trouve marginalisée et restreinte au jardin zoologique, à la table de dissection et à l'abattoir. Cette perte de contact avec les réalités naturelles s'avère inexorable dans notre culture capitaliste, qui a besoin de faire une table rase des valeurs afin de placer l'humain en une juste relation avec le monde. L'art a déjà avancé de quelques pas en ce sens, avec l'installation de Semefo et d'autres similaires.

JOSÉ MANUEL SPRINGER

TRADUCTION : SYLVIA NAVARETTE